

**Séquence 2 : Raconter pour témoigner ou raconter pour se libérer ?**  
**Ph. Claudel, *Le Rapport de Brodeck***

**Extrait 5 : Chapitre 40, Epilogue**

J'ai marché. J'ai traversé la Staubi sur le vieux pont de pierre. Je me suis arrêté un moment pour entendre une dernière fois son murmure. Cela raconte beaucoup de choses une rivière, pour peu que l'on sache l'écouter. Mais les gens n'écoutent jamais ce que leur racontent les rivières, ce que leur racontent les forêts, les bêtes, les arbres, le ciel, les rochers des montagnes, les autres hommes. Il faut pourtant un temps pour dire, et un temps pour écouter.

Poupchette ne s'était pas réveillée encore, et Fédorine somnolait. Emélia seule avait les yeux grands ouverts. Je les portais toutes trois sans mal. Je ne ressentais aucune fatigue. Peu après le pont, j'ai aperçu à une cinquantaine de mètres de moi l'*Ohnmeist*. Il paraissait m'attendre, comme s'il voulait me montrer le chemin. Il s'est mis en route, d'un petit trot, et m'a précédé ainsi pendant plus d'une heure. Nous sommes montés par le sentier en direction du plateau du Haneck. Nous avons traversé les grands bois de résineux. Il y avait de bonnes odeurs de mousse et d'épines. De la neige formait au pied des grands sapins des corolles claires et le vent faisait se balancer la cime des arbres et craquer un peu leurs troncs. Lorsque nous sommes arrivés à la limite supérieure de la forêt et que nous avons commencé à marcher sur les chaumes du Bourenkopf, l'*Ohnmeist* a couru pour grimper sur un rocher. Les premières lueurs de l'aube l'ont alors éclairé, et je me suis aperçu qu'il ne s'agissait pas du chien de personne, de cet *Ohnmeis* qui allait dans nos rues et dans nos maisons comme si tout était son royaume, mais d'un renard, un très beau et très vieux renard, autant que j'ai pu en juger, qui a pris la pose, a tourné sa tête vers moi, m'a regardé longuement, puis, d'un bond souple et gracieux, a disparu dans les genêts.

Je marche sans fatigue. Je suis heureux. Oui, je suis heureux.

Les sommets autour de moi sont mes complices. Ils vont nous dérober. Je me suis retourné il y a quelques instants, près du calvaire au beau christ étrange, pour jeter un dernier regard sur notre village. Il y a ici d'ordinaire un si joli point de vue. On le voit petit. Les maisons paraissent des figurines. Si on tendait le bras, on pourrait presque les prendre dans le creux de la main. Mais ce matin, je n'ai rien vu de tout cela. J'ai eu beau regarder. Je n'ai rien vu. Il n'y avait pourtant pas de brouillard, pas de nuages, pas de brume. Mais en contrebas, il n'y avait aucun village. Il n'y avait plus de village. Le village, mon village, avait complètement disparu. Et avec lui tout le reste, les figures, la rivière, les êtres, les douleurs, les sources, les sentiers que je venais d'emprunter, les forêts, les rochers. C'était comme si le paysage et tout ce qu'il avait contenu s'étaient effacés derrière mes pas. Comme si à mesure que j'avancais, on avait démonté les décors, plié les toiles peintes, éteint les lumières. Mais de cela, moi, Brodeck, je ne suis pas responsable. De cette disparition, je ne suis pas coupable. Je ne l'ai pas provoquée. Je ne l'ai pas souhaitée. Je le jure.

Je m'appelle Brodeck, et je n'y suis pour rien.

Brodeck, c'est mon nom.

Brodeck.

De grâce, souvenez-vous.

Brodeck.